

Boris Pasternak

La vie en soi

La seule chose en notre pouvoir, c'est de ne pas fausser la voix qui résonne en nous. Pasternak.

« L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre. » Pasternak - Le Docteur Jivago -

Boris Pasternak était un tendre et non un révolté. Un lâche aussi parfois et souvent. Il aura su courber l'échine pour survivre au contraire de tant d'autres. Comme Marina Tsvetaieva, elle broyée par le régime, surtout avec qui il correspondra pendant douze ans. Il n'en demeure pas moins comme l'un des poètes les plus considérables du siècle dernier.

Son chemin d'écrivain est tout entier fait des ronces de l'humiliation et des orties du quotidien soviétique. Ce n'est vraiment qu'au bout de la route, par surprise, qu'il devint célèbre de part le monde, grâce à l'attribution du Prix Nobel de littérature le 23 octobre 1958, pour son livre «Le Docteur Jivago », publié à l'étranger.

Il fut alors le ralliement des lecteurs occidentaux. Il en fut étonné, car quoique peu connu à l'étranger, il était déjà dès 1920 sur toutes les lèvres de ses lecteurs russes et ses éditions étaient très vite épuisées. Mais à la fierté succéda l'accablement.

Car avec cette « affaire », il ne recueillit que cris de haine de sa patrie qui l'accusa de trahison. L'URSS refuse de publier l'ouvrage sur ordre personnel de Khrouchtchev. L'Union des écrivains soviétiques se déchaîne contre lui. Il décide alors de ne pas accepter le prix Nobel par peur immense de l'exil.

« Le départ hors des frontières de ma patrie équivaldrait pour moi à la mort, et c'est pourquoi je vous prie de ne pas prendre à mon égard cette mesure extrême. La main sur le cœur, je puis dire que j'ai quand même fait quelque chose pour la littérature soviétique et que je puis encore lui être utile. » (Lettre à Khrouchtchev du 31 octobre 1958)

D'ailleurs de toutes parts les demandes de déchéance de sa nationalité soviétique fusent contre la « grenouille en littérature ». Et il va se taire, anéanti, reclus.

Situation de Boris Pasternak

Pasternak a longuement hésité à devenir écrivain, car il croyait pouvoir être un grand peintre ou un grand musicien, et l'Art sous toutes ses formes était son élément naturel, son lait de tous les jours. Scriabine et Chopin étaient ses confidents proches ou lointains. Scriabine, Rachmaninov, Tolstoï fréquentaient sa maison. Pasternak était né le 10 février 1890 à Moscou.

« Je suis le fils d'un peintre et d'une grande pianiste. J'ai vu l'art et les grands artistes dès mes premiers jours, aussi suis-je habitué à tenir le sublime et l'exceptionnel pour la nature même, pour une norme vivante. Socialement, dans la vie en communauté, cela s'est fondu pour moi avec le quotidien. Je n'y vois rien, en tant que phénomène répété, qui puisse être séparé de la vie courante par une estrade corporative, mis entre guillemets comme d'autres le font » écrivait-il en 1927.

Il ne se donna entièrement à l'écriture qu'à partir du succès de son recueil « Ma sœur, ma vie » en 1922. Auparavant il avait effectué ses études secondaires dans un lycée germanique de Moscou, puis ses études de droit et de lettres (1909) à l'université de Moscou, puis en Allemagne à Marbourg en 1912, et voulant apprendre les vibrations du monde il entreprit de longs voyages en Italie. Il avait déjà écrit depuis 1913 et longuement vécu dans l'Oural (1915-1917) où la révolution d'Octobre le surprind. Il tente de suivre le mouvement avec deux poèmes révolutionnaires, « L'an 1905 » et « Le lieutenant Schmidt » héros de Sébastopol, mais il reste dans « son chaos du monde intérieur » peu compatible avec les censeurs. Il travaillera dans les bibliothèques d'État et bientôt il devra faire silence.

Longtemps Pasternak ne dut sa survie alimentaire qu'à la réalisation de traductions, seule activité qui lui fut longtemps autorisée. Il alla vers ses frères d'âmes : Shakespeare – le personnage d'Hamlet le hantait en tant qu'homme dépassé par sa mission -, Kleist, Verlaine, Goethe, Schiller, Petöfi, Shelley... Beaucoup de poètes occidentaux sont connus en Russie au travers des traductions de Boris Pasternak. Après le scandale de la publication à l'étranger du Docteur Jivago, réalisée en faisant passer des petits rouleaux à un éditeur italien, et surtout l'attribution du Prix Nobel sonnait comme une giflette au régime, il doit s'humilier.

« J'ai transmis un exemplaire à une maison d'édition communiste italienne et j'attendais la parution du livre censuré à Moscou », écrivait Pasternak dans une lettre au bureau de l'Union des écrivains soviétiques. « J'étais prêt à corriger tous les passages inacceptables... ».

Il dut refuser le prix et s'enfermer dans le silence et dans une retraite obscure.

Il mourut le 30 mai 1960 à Pérédielkino, près de Moscou, d'un cancer des poumons et aussi de chagrin.

À son enterrement, le 2 juin 1960, où une petite centaine de personnes bravèrent le régime et la pluie battante, le souffle du vent de ses poèmes fut encore sur tous en particulier sur le pianiste Sviatoslav Richter qui joua en sa mémoire comme jamais plus.

Le chant cristallin et pur de Pasternak a presque immédiatement touché un vaste public. Cela au milieu d'un monde « terrible » où la furie du temps aurait dû recouvrir toute mélodie de l'âme. Par sa limpidité, il pourrait faire penser à Éluard, mais lui n'était pas l'instrument aveugle d'un parti politique. Ce parti qui traîna dans la boue Pasternak et auquel il répondra magnifiquement :

Personne ne fait l'histoire, on ne la voit pas, pas plus qu'on ne voit l'herbe pousser.

Ici seule sa poésie « vivant tissu » préparatoire à son œuvre en prose sera abordée.

D'ailleurs le cheminement créatif de Pasternak commence par des lettres qui sont spontanément prémices des écrits à venir. Et même dans leur perfection les poèmes ne sont que la cristallisation des sentiments et des idées que la prose allait définitivement développer.

Le personnage Pasternak

La conscience est une lumière dirigée vers le dehors, la conscience éclaire la route au-devant de nous, pour nous éviter de broncher. La conscience, c'est un phare allumé à l'avant d'une locomotive. Dirigez le vers l'intérieur, et ce sera la catastrophe.

Boris Pasternak aura glissé dans la catastrophe, et de lui émerge une image de soumission et parfois de lâcheté. Sa biographie en atteste, sa poésie jamais. Ce prototype de l'intellectuel à l'échine docile reste une énigme. Il est pétri de

paradoxes. De parents juifs, il sera profondément chrétien. Amoureux des rites et non de la foi. Symboliste puis futuriste, il se fera poète prolétarien. Amoureux des femmes et terrorisé devant la beauté froide et dangereuse, lui qui préférait les femmes statues et esclaves. Pris entre la fascination de la ville tentaculaire, Moscou, et celle de la nature.

Fuyant et immuable dans ses vers, homme tortueux et torturé avec une destinée plus que sinieuse, il n'a de cesse que de brouiller ses traces.

« Ne pas choisir, surtout ne pas choisir », sera sa ligne de conduite prudente. Obéir extérieurement et n'en penser pas moins, en s'épanchant dans des poèmes évangéliques, dans lesquels il fait allusion à sa crucifixion quotidienne à partir de 1934, année de la mise au pas absolu. Obéissance apparente ou réelle ? Pour lui la vraie vie est ailleurs que dans ce réel en barbelé.

Boris Pasternak fait partie comme Dimitri Chostakovitch de ces « dissidents de l'intérieur ».

Mais il n'a pas la rage féroce et sarcastique de ce dernier.

Il ne s'opposa jamais frontalement au régime, il écrivit lui aussi des odes à Lénine et à Staline, et il se courba devant le comité des Écrivains. Il était un révolté prudent qui savait que son œuvre un jour témoignerait. Membre éminent de la très haute intelligentsia russe, il laissa faire l'écume furieuse des jours et la cruauté des hommes. Avec son visage presque asiatique, ses larges pommettes, ses lèvres charnelles, il semblait un sphinx impénétrable.

Écartelé entre son opposition profonde à l'idéologie révolutionnaire marxiste, et viscéralement attaché à sa mère patrie, il louvoyait et dissimulait sa nature, équilibriste entre sa chère Russie et le bolchevisme. Il ne remettra jamais en cause le choix fait en 1917 de la soumission au nouvel ordre soviétique. Lâche ou plutôt fataliste, il laissera couler le temps des bourreaux qui passent.

En fait se souvenant du cas Zamiatine, il redoutait l'exil plus que la mort et l'humiliation.

Il saura contraindre, après sa mort, les autres à admirer son combat obscur mais triomphant.

Il sera effectivement réhabilité en Union Soviétique en 1988 alors que Docteur Jivago est pour la première fois publié en URSS. L'année 1990 est proclamée « Année Pasternak » par l'UNESCO pour le centième anniversaire de sa naissance à la suite d'une demande des autorités soviétiques.

Certes il n'est pas passé du rossignol au tocsin, il reste dans son chant sans dénoncer ses persécuteurs. Silencieux et retiré du monde, il arpente ses mots de long en large, sans élever la voix.

Il ne pouvait, même avec toute sa bonne volonté, se fondre dans le moule de « l'homme nouveau » que réclamaient les nouveaux maîtres. Il était autre.

Homme européen autant que russe à la différence d'autres poètes russes, il n'avait pas la vénération mystique de la patrie mais celle de la terre russe. Mais conscient de la mission du poète, il cherchera à s'inscrire dans l'histoire, quitte à poser pour l'histoire.

Sa correspondance avec Marina Tsvetaïeva est révélatrice. Marina est elle la foudre immédiate et lui « l'éclair de longue haleine ». Il se garde des vertiges et des affrontements :

« Marina, mon amie à l'âme sans fond, chaudière voisine de la mienne, logée à la même vapeur, dis-moi « vous », je t'en supplie, il ne faut pas que nous explosions ». (Pasternak 1926)

Pasternak n'était pas l'orage mais une pluie profonde sur le monde.

Trois figures tutélaires l'ont accompagné et disent beaucoup sur l'homme Pasternak : Hamlet, Faust, le Christ. Symboles assumés du doute, de la tentation visionnaire, du sacrificiel.

S'il fut un temps séduit par l'avant-gardisme, et par son ami Maïakovski, il revint à son naturel profond : le classicisme.

D'ailleurs sa vie était réglée comme une montre suisse. Travail, repas, promenade, repos tout était strict et répétitif, intangible. Pas besoin d'horloge avec lui, on savait que quand il passait le soir, il était six heures. Il haïssait les dates anniversaires.

Profondément timide, il semblait même vers la fin un adolescent qui doute. Pourtant il était un homme d'ordre avant tout, un homme des valeurs familiales, il ne semblait pas habité par les passions violentes et sensuelles. Il n'ignorait pas le monde contemporain et son histoire, il ne voyait pas en lui d'autres mondes. Il n'entendait vraiment que « la musique de sa conscience », et il voulait la transmettre par toutes les ressources de l'art.

Il était tout à la fois totalement solidaire de sa patrie et de son peuple et enfermé dans sa spiritualité qui lui faisait détester ce régime de brutes. La destinée tragique de son héros, Youri Jivago, était en filigrane la sienne propre.

Il était très généreux, et s'intéressait aux autres écrivains, et les soutenait.

Quand enfin il put avoir une « datcha » d'écrivain - une villa en campagne à Pérédielkino près de Moscou -, il fut illuminé de la joie simple des arbres et des sources.

Lever un peu le voile sur le mystère Pasternak est possible en comprenant ses vers :

Et tu dois garder ton visage

Ne pas t'en écarter un brin

Être vivant, pas davantage

Vivant, c'est tout jusqu'à la fin. (Être célèbre, Nouveaux Vers 1957)

Il est Youri Jivago, à jamais.

L'art poétique de Boris Pasternak

Car les paroles sur les poèmes ne sont d'aucun secours, l'essentiel, ce sont – les poèmes.

(Lettre de Marina Tsvetaïeva à Pasternak en mars 1926).

Son œuvre a deux points d'ancrage, deux phares : le recueil « Ma sœur la vie » et le « Docteur Jivago », œuvre testamentaire, pour laquelle il demandera d'oublier tout ce qu'il a écrit précédemment. L'apogée de son œuvre poétique pour beaucoup se situe dans les vers de Youri Jivago partie intégrante de ce roman.

Ses poèmes étaient attendus comme une pluie fraîche sur la sécheresse des temps. Copiés, lus, récités par cœur, ils furent la manne dans cette famine de l'esprit qu'était devenue l'URSS. Ils ont formé le substrat et la conscience de bien des générations qui en furent émerveillés.

Récits, romans, articles, essais et surtout ses lettres, publiées il y a peu, ont montré l'épaisseur et la profondeur de Pasternak

Il se fixera une éthique d'écrivain qu'il suivra jusqu'au bout. Pour lui l'artiste ne saurait servir les désirs des gens ou des régimes politiques.

L'art ne sert pas une cause autre que celle de la vie :

« Seule la vie doit apprendre à l'homme à bâtir son cosmos spirituel. Il appartient à l'artiste de demeurer fidèle à la vie, en n'écrivant que le condensé de sa conscience » (Quelques propositions, articles théoriques de 1918).

L'art est le seul moyen d'éternité.

Envers toutes les vicissitudes Pasternak s'est donné la mission de rester fidèle à sa musique intérieure, à son imagination, à ses croyances :

« L'artiste doit suivre l'exemple du Créateur montrant qu'il est possible d'amener le lecteur à ressentir la joie tragique de l'existence vécue et incarnée par l'auteur dans son œuvre ».

Boris Pasternak ne peut se comprendre sans percevoir l'immense ombre portée sur lui par Rainer Maria Rilke, grand ami de son père. Ceci apparaît dans la sublime correspondance à trois entre Rilke, Tsvetaieva et lui durant ce miraculeux été 1926, où il semble que Rilke retarda sa mort bien mûre en lui pour écrire à ces deux apparitions russes qui le faisait encore respirer la vie. « Sauf-conduit », essai de Pasternak dit tout ce celui-ci doit à Rilke au niveau de la spiritualité, de la beauté de la poésie, de l'approche de l'invisible, sur la réflexion sur l'Art. Par Rilke, Pasternak a pris conscience de l'écrasante responsabilité de l'artiste. De ses droits mais surtout de ses devoirs de créateur libre du poids du réel contingent.

Pasternak s'est battu pour l'autonomie de l'art par rapport à toute contrainte. Il a su être à la jonction de la conscience de son temps, de ses réalités et avec le monde spirituel qu'il portait en lui.

« Lorsque la place réservée au poète n'est pas vide, elle est dangereuse » (Haute maladie,)

« Je suis une espèce de moyenne entre moi-même, Blok, Essenine et Maïakovski » écrira-t-il humblement alors qu'il est unique. Il voulait écrire pour cela :

Faire entrer l'univers sur la feuille,

De la strophe épouser les contours.

Je voudrais, imitant la sculpture

Des buissons et des souches, dresser

Sur la page une mer de toitures,

L'univers et la ville enneigée. (Après la tempête de neige).

Comme Blok, lui en véritable musicien et non pas en visionnaire, il a fait des mots avec l'argile des sons et des couleurs. Toute sa grande technique est issue de sa connaissance profonde des partitions musicales. Rythme, harmoniques, rimes, césures, silences, refrains, tout provient de sa science musicale. La technique du piano dont il jouait en professionnel, l'énorme influence de Scriabine et de ses théories spirituelles façonnent ses mots. Ses mots sont à prendre individuellement comme des notes qui vont donner la mélodie, les accords.

Donc chaque mot doit résonner individuellement, rebondir comme des gouttes d'eau, comme des éclats cristallins. Ses poèmes sont pourtant un flux fait de ces « notes » mises bout à bout mais avec le sens profond de la structure musicale.

« ...

Parce qu'il a chanté les chardons des cimetières,

Parce qu'il a rempli le monde d'une sonorité toute neuve

De strophes, qui se reflètent dans un espace nouveau.

Il a reçu le don d'une éternelle enfance,

Et cette munificence, cette acuité des astres,

Et toute cette terre est son héritage,

Qu'avec nous tous il a partagé.

(Anna Akhmatova poème sur Boris Pasternak traduit par Sophie Laffitte)

Le rôle de l'image dans la poésie de Pasternak est essentiel :

« Le langage direct du sentiment est allégorique, et rien ne peut le remplacer »

(Haute maladie)

« J'ai honte, plus honte chaque jour, qu'en une époque que traversent de telles ombres, un certain haut mal soit encore appelé poésie » (Haute maladie)

Cet immense virtuose du langage demeure comme un des plus parfaits écrivains russes. Nul n'a porté aussi loin la beauté de la langue russe. Véritable magicien des mots, jongleur sans effort, parfois d'ailleurs trop facile, il est musique, avant tout musique.

Visions de la neige, bruit de la pluie, méandres sonores des ruisseaux des images, orages d'été, secousses du vent, tout cela passe dans ses mots.

Il est le prince des métaphores. Il est un regard en mouvement :

« Mon regard est l'œil d'un cheval »

La vie était bien la sœur du poète. La vie en fleurs, la vie qui submerge. Et il ne sera fidèle qu'aux chants de la vie et des hommes.

Hommes, liberté, lumière

Sont tout près...

J'ai sur ta beauté, ma terre,

Fait pleurer le monde entier.

Le poète n'aura jamais faussé sa voix. L'homme aura souvent masqué la sienne : il aura fait ce qu'il a pu :

L'homme ne peut rien faire de mieux que d'écouter la voix de la vie, sa voix toujours neuve et sans précédent.

Finalement Pasternak était un homme simple et bon qui ne voulait que :

« être traité en frère par l'immense ciel d'été »

Bibliographie

Ma sœur la vie, Poésie-Gallimard 2003

Le Docteur Jivago, Folio 2007

Œuvres, La Pléiade sous la direction de Michel Aucouturier

Pasternak, par lui-même par Michel Aucouturier, Écrivains de toujours. Le seuil 1963

Boris Pasternak, par Yves Berger, Poètes d'aujourd'hui Seghers

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.